

# *Theotime et Philothée*

## LE TRAVAIL – 1

**1. Suis-je capable de définir les différentes priorités entre ma vie personnelle, familiale, professionnelle ? Quelles exceptions suis-je prêt à faire à ces priorités et pourquoi ?**

**2. Par quels moyens concrets est-ce que j'essaie de spiritualiser mon travail ? Y a-t-il certains aspects de mon travail qui me semblent inadaptés à cet effort ?**

**3. Dans mon travail, comment ai-je conscience de participer au bien commun ? Quel investissement suis-je prêt à fournir ? Quel est mon regard sur mon devoir d'état ? Quel degré d'exigence ai-je envers moi-même ?**

**4. Qu'est-ce que je recherche dans mon travail ? L'accomplissement, la satisfaction d'une ambition, une carrière brillante, la fuite de quelque chose ?**

# QU'IL FAUT TRAITER DES AFFAIRES AVEC SOIN ET SANS EMPRESSEMENT NI SOUCI

Saint François de Sales, *Introduction à la Vie dévote*, Partie III, chapitre X

**L**E SOIN ET LA DILIGENCE que nous devons avoir en nos affaires sont choses bien différentes de la sollicitude, souci et empressement. Les Anges ont soin pour notre salut et le procurent avec diligence, mais ils n'en ont point pour cela de sollicitude, souci (a), ni d'empressement ; car le soin et la diligence appartiennent à leur charité, mais aussi la sollicitude, le souci et l'empressement seraient totalement contraires à leur félicité, puisque le soin et la diligence peuvent être accompagnés de la tranquillité et paix d'esprit, mais non pas la sollicitude ni le souci, et beaucoup moins l'empressement. Soyez donc soigneuse et diligente en tous les affaires que vous aurez en charge, ma Philothée, car Dieu vous les ayant confiés veut que vous en ayez un grand soin ; mais s'il est possible n'ayez pas en sollicitude et souci, c'est à dire, ne les entreprenez pas avec inquiétude, anxiété et ardeur. Ne vous empressez point à la besogne : car toute sorte d'empressement trouble la raison et le jugement, et nous empêche même de bien faire la chose à laquelle nous nous empressons.

Quand Notre Seigneur reprend sainte Marthe il dit : « Marthe, Marthe, tu es en souci et tu te troubles pour beaucoup de choses. » Voyez-vous, si elle eut été simplement soigneuse elle ne se fut point troublée ; mais parce qu'elle était en souci et inquiétude, elle s'empresse et se trouble, et c'est en quoi Notre Seigneur la reprend. Les fleuves qui vont doucement coulant en la plaine portent les grands bateaux et riches marchandises, et les pluies qui tombent doucement en la campagne la fécondent d'herbes et de graines ; mais les torrents et rivières qui a grands flots courent sur la terre, ruinent leurs voisinages et sont inutiles au trafic, comme les pluies véhémentes et tempétueuses ravagent les champs et les prairies. Jamais besogne faite avec impétuosité et empressement ne fut bien faite : il faut dépêcher tout bellement, comme dit l'ancien proverbe. Celui qui se haïste, dit Salomon \*, court fortune de chopper et heurter des pieds. Nous faisons tous-jours assez tôt quand nous faisons bien. Les bourdons font bien plus de bruit et sont bien plus empressés que les abeilles, mais ils ne font sinon la cire et non point de miel : ainsi ceux qui s'empressent

d'un souci cuisant et d'une sollicitude bruyante, ne font jamais ni beaucoup ni bien. Les mouches ne nous inquiètent pas par leur effort, mais par la multitude : ainsi les grands affaires ne nous troublent pas tant comme les menus, quand ils sont en grand nombre.

Recevez donc les affaires qui vous arriveront en paix, et tachez de les faire par ordre, l'un après l'autre ; car si vous les voulez faire tout à coup ou en désordre, vous ferez des efforts qui vous fouleront et alanguiront votre esprit ; et pour l'ordinaire vous demeurerez accablée sous la presse, et sans effet.

Et en toutes vos affaires appuyés-vous totalement sur la providence de Dieu, par laquelle seule tous vos desseins doivent réussir ; travaillez néanmoins de votre côté tout doucement pour coopérer avec icelle, et puis croyez que si vous vous êtes bien confiée en Dieu, le succès qui vous arrivera sera tous-jours le plus profitable pour vous, soit qu'il vous semble bon ou mauvais selon votre jugement particulier. Faites comme les petits enfants qui de l'une des mains se tiennent à leur père, et de l'autre cueillent des fraises ou des mûres le long des haies ; car de même, amassant et maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenez toujours de l'autre la main du Père céleste, vous retournant de temps en temps à lui, pour voir s'il a agréable votre ménage ou vos occupations. Et gardez bien sur toutes choses de quitter sa main et sa protection, pensant d'amasser ou recueillir davantage ; car s'il vous abandonne, vous ne ferez point de pas sans donner du nés en terre. Je veux dire, ma Philothée, que quand vous serez parmi les affaires et occupations communes, qui ne requièrent pas une attention si forte et si pressante, vous regardiez plus Dieu que les affaires ; et quand les affaires sont de si grande importance qu'ils requièrent toute votre attention pour être bien fait, de temps en temps vous regarderez à Dieu, comme font ceux qui naviguent en mer lesquels, pour aller à la terre qu'ils désirent, regardent plus en haut au ciel que non pas en bas ou ils voguent. Ainsi Dieu travaillera avec vous, en vous et pour vous, et votre travail sera suivi de consolation.

# STOP

Wilfrid Stinissen, o.c.d., *L'éternité au cœur du temps*, Chapitre 6

**D**ANS LA PRIÈRE CONTEMPLATIVE le temps n'est pas seulement du temps. Il est porteur d'éternité. C'est pourquoi il serait irrationnel de retourner, aussitôt après l'oraison, à un temps qui fuit à toute allure. Si nous sommes des êtres d'éternité, nous

ne pouvons pas nous contenter d'y habiter seulement une demi-heure ou une heure par jour. Pour le chrétien, temps et éternité vont toujours de pair. Notre demeure est auprès de Dieu (Ep 2, 19).

## PRIÈRE ET TRAVAIL

Quand nous nous relevons de la prière, cela ne signifie pas que nous la terminons, mais que nous allons maintenant lui laisser donner une certaine tonalité à notre travail. Passant à nos occupations habituelles, nous emportons avec nous quelque chose du repos de la prière. La prière est une chose que l'on commence, volontairement et consciemment, mais qu'on ne finit jamais vraiment.

Je n'entends pas dire par là qu'il faut, en travaillant, diriger une partie de son attention vers Dieu et l'autre partie vers ce qu'on fait. Diviser ainsi son attention mettrait les nerfs à rude épreuve et serait source de fatigue. Bien des novices d'ordres contemplatifs ont abouti à l'épuisement et à la tension nerveuse parce qu'ils essayaient de toujours vivre consciemment en la présence de Dieu. Beaucoup de travaux exigent toute notre attention et ne laissent pas de place pour penser à Dieu ou converser avec lui.

Nous avons vu que le temps chrétien coïncide avec une tâche à accomplir. Dieu nous donne du temps parce qu'il nous confie une tâche. Il nous donne exactement le temps nécessaire pour accomplir cette tâche. Si nous sommes dociles et savons attendre patiemment, il nous inspirera et nous guidera au moment précis où nous en aurons besoin. Lorsque nous pourrons dire comme Jésus : « Tout est accompli », alors ce sera l'instant de la mort et nous quitterons le temps.

Tu vis donc dans le temps chrétien - un temps pénétré d'éternité lorsque tu considères ton travail et son accomplissement comme une tâche reçue de Dieu. Lorsque tu travailles

uniquement parce que Dieu te donne ceci à faire juste maintenant, tu vis à la fois dans le temps et dans l'éternité. Vu de l'extérieur et en surface, tu t'adonnes à des choses différentes qui prennent « du temps ». Mais à un niveau plus profond, cette multiplicité devient unité, parce que toutes ces choses sont des éléments de la tâche à remplir. Tu balaies, écris, enseignes, manges, dors, mais au fond, tu fais toujours la même chose. Et si quelqu'un te demande : Que fais-tu ? la réponse sera toujours : Je dis oui à Dieu, je suis la servante du Seigneur.

Tes occupations, si nombreuses et diverses qu'elles puissent être, se ramènent à une tâche unique, parce que tu vas à leur rencontre dans une attitude de fond invariable : obéir. Ce mot n'est pas populaire de nos jours. Il est temps de redécouvrir la réalité libératrice qu'il contient.

Qui agit dans l'obéissance vit dans une merveilleuse liberté. Il n'a pas besoin de craindre que le résultat ne soit pas satisfaisant, que le temps ne suffise pas, que d'autres ne soient peut-être pas satisfaits. Il est libéré de ce genre de spéculations qui font de l'homme un esclave. Il fait son travail comme un enfant qui joue en présence de son père. Les novices du Carmel apprennent à renoncer à la satisfaction du travail terminé, à tout laisser au premier son de la cloche. On a terminé la quantité de travail que Dieu voulait qu'on fasse et c'est de cela qu'on se satisfait.

Cet état d'obéissance continuelle ne nous vient pas dès le départ. Il faut s'exercer systématiquement pour y arriver peu à peu. Lorsque

tu pries, tu te trouves livré sans défense à Dieu. Là tu te laisses créer par lui, là tu te laisses pénétrer par la paix de son aujourd'hui éternel. Là aussi tu apprends à tout voir avec son regard. Il devient facile, sous la mouvance de cette prière, de vivre et de travailler dans un climat d'éternité. Une sorte de parfum d'encens s'en dégage...

Malheureusement, un instant plus tard, sans même le remarquer, tu as glissé de nouveau

dans l'agitation. Tu regardes ta montre et trouves qu'elle avance trop vite, tu tends les muscles du visage et des épaules, tu veux absolument finir. Tu perds de plus en plus contact avec le Maître intérieur, tu ne travailles plus pour faire sa volonté, tu es redevenu l'esclave de ton travail. Le rythme de ton travail accélère, ce qui ne signifie pas que tu en fais davantage mais plutôt que tu emploies, et gaspilles vraisemblablement, plus d'énergie.

## UNE CROISÉE DE CHEMINS

Au moment où tu prends conscience de cela, tu te trouves à une croisée de chemins. Tu peux laisser les choses suivre leur cours, perdre de plus en plus de ta substance intérieure et te laisser tyranniser par ton travail. Ou bien tu peux freiner et dire : « stop ! Nous connaissons ce petit mot de la circulation routière.

Nous le rencontrons à tout bout de champ et acceptons facilement de lui obéir. Nous entêtons à ne pas tenir compte du signal stop mettrait en danger notre vie et celle des autres, sans parler des billets que nous ne tenons pas tellement à perdre en contraventions. Mais lors qu'il s'agit de gagner ou perdre notre âme, il nous est plus difficile d'obéir à cette obligation du stop.

Dès que tu remarques que quelque chose ne va pas dans ta façon de travailler, dès que tu deviens tendu et nerveux, dès que tu n'agis plus en esprit d'abandon et sans souci, il est temps de réagir et de dire : « stop ! » Et avant de continuer ton travail, tu reviens à l'attitude intérieure juste. Tu peux fermer les yeux quelques instants en laissant reposer les mains sur tes genoux, et calmement te remettre sur la longueur d'onde de l'éternité : « Qui donc aurais-je dans le ciel ? Avec toi, je suis sans désir sur la terre » (Ps, 25).

Étant donné que tu es un tout constitué de matière et d'esprit, d'âme et de corps, tu peux aussi observer comment ton corps se comporte

pendant le travail. Le corps peut servir de baromètre, surtout pour ceux qui ne sont pas encore suffisamment habitués à discerner leur attitude intérieure. Pourquoi as-tu les épaules remontées lorsque tu écris, pourquoi ces rides profondes sur ton front, pourquoi te crispes-tu sur ta plume ? Détends-toi ! Écrire ne demande pas nécessairement un tel effort !

Ton pauvre dos douloureux te crie peut-être qu'il est temps de dire : « stop ! », de rectifier ta position extérieure et par là même l'attitude intérieure. Ton dos ne se porte pas bien quand tu t'affaisses à ce point. Redresse la colonne vertébrale et permets-lui de s'accorder à l'attitude intérieure que tu veux avoir. Un cœur tourné vers le haut ne fait pas bon ménage avec un dos recroquevillé.

Il nous faut apprendre à ne pas nous précipiter sur le travail mais à commencer sur un léger stop ! Prenons le temps de nous mettre dans l'attitude juste, prenons de la distance par rapport à tout motif égocentrique, ouvrons-nous à la volonté de Dieu et à sa force. Nous pouvons, avant de commencer, faire le signe de la croix sur nos instruments de travail et appeler sur eux une bénédiction, nous pouvons prier pour tous ceux qui de près ou de loin sont concernés par notre travail. L'important est d'au moins commencer de la bonne manière.

## LE PETIT EXERCICE DU MÉTROPOLITE ANTOINE BLOOM

Le risque est grand de perdre ensuite peu à peu l'attitude juste et de retomber dans nos vieilles habitudes. Mais nous pouvons recommencer !

Dans son livre *L'école de la prière*, Antoine Bloom recommande un petit exercice qui vaut son pesant d'or. J'ai expérimenté combien il est bienfaisant pour l'avoir souvent pratiqué.

L'exercice consiste à arrêter le temps au moment où il s'écoule à toute allure, c'est-à-dire quand tu es en pleine activité et pressé. Pour beaucoup d'entre nous, cette hâte est presque l'état normal. Tu es en train de faire une chose que tu juges importante, une chose dont tu as l'impression que l'univers en dépend. Et tu dis : stop !.

Si tu as le courage de faire cela, tu découvres une chose essentielle. Tu remarques », dit Antoine Bloom, « que la fin du monde n'est pas arrivée ». Nous nous faisons souvent illusion et imaginons que le devoir, l'amour du prochain, notre santé, notre métier, nous contraignent à terminer ce travail. Cela peut arriver et il faut aussi avoir un peu de bon sens. Mais bien des fois, il n'en est pas ainsi. Le travail peut attendre. Si par hasard, un jour je me sens las et inerte, il faudra bien que le travail attende beaucoup plus longtemps, plus que ne le demanderaient les quelques minutes d'arrêt de l'exercice.

Donc tu te dis : « Quoi qu'il arrive, dans une heure par exemple je m'arrête ». Le plus simple est d'utiliser un compte-minutes. Tu le remontes et décides : « Maintenant je travaille jusqu'à ce que ça sonne, sans regarder le cadran... » Regarder sans cesse l'heure est une manie de notre époque qui nous empêche de vivre dans l'instant présent. Tu crois peut-être que la montre va t'aider à vivre dans le présent : effectivement, tu lis l'heure et la minute sur le cadran. Mais en réalité, ce n'est pas la préoccupation de l'instant présent qui fait regarder la montre, c'est plutôt parce que nous vivons dans le futur. Le cadran te montre combien de temps il te reste pour achever ton travail, combien il reste d'heures avant de pouvoir quitter le bureau, combien de temps il te faut encore rester assis à écouter ce professeur ennuyeux. Ce regard constant sur la pendule révèle que nous fuyons le présent, que nous fuyons Dieu. L'éternité ne t'attend pas quelque part ailleurs mais ici-même et précisément maintenant. Tu ne pourras rencontrer Dieu que si tu demeures dans cette réalité qui est la tienne maintenant.

Certains cours de psychologie pratique recommandent de faire une course montre en main pour rendre ton travail plus efficace et plus rapide. Tu te dis : « Ce chapitre de vingt-six pages, je vais le lire en une demi-heure ».

Tu prends ton chronomètre et tu commences ! Il peut être utile pour quelqu'un au naturel lent de se stimuler par une décision forte. Mais en faire une attitude générale ou une règle absolue serait désastreux : ce serait cultiver la trépidation. Ce genre de conseils est typique d'une civilisation qui ne pense qu'à la prestation et au rendement mais n'a pas le moindre sens de la croissance et du mûrissement intérieurs. Le jour où j'ai retiré la pendule de mon bureau pour la placer dans mon dos a été pour moi une extraordinaire libération.

Il y a, dans le temps donné par Dieu, un rythme harmonieux et une continuité qui permettent à chaque chose de se développer selon son allure propre. Si nous essayons continuellement de manipuler ce rythme, nous troubons l'action créatrice de Dieu et apportons le désordre là où il veut mettre l'harmonie et la paix.

Donc tu ne t'occupes pas de l'heure, tu travailles avec diligence, mais quand ça sonne, tu te dis : « stop ! ». Les trois ou cinq minutes qui viennent à présent, sont un temps qui appartient à Dieu. Elles sont l'aujourd'hui éternel de Dieu et tu t'y établis. Tu le laisses agir en toi sans t'en mêler.

Ce n'est pas un exercice facile. Si je suis en train d'écrire une lettre ou de préparer un sermon, il peut arriver que, juste à ce moment, réservé en principe à Dieu, une idée intéressante se présente. Il semblerait tout à fait raisonnable de noter d'abord cette idée avant de faire la pause. Mais non, il s'agit de ne pas céder. L'expérience prouve que cette idée intéressante ne disparaîtra pas. Et souvent, si j'ai eu le courage de la mettre de côté pour entrer dans le silence de Dieu, je la retrouverai ensuite, plus développée et mûrie. À moins que d'autres idées meilleures viennent à sa place. Car après cinq minutes de repos dans le maintenant de Dieu, tout rempli de paix, on continue son travail avec plus d'attention et de concentration. La presse et la hâte bloquent nos énergies créatrices. La paix et le calme, par contre, libèrent la source intérieure.

Au couvent nous avons chaque jour plusieurs signaux stop lorsque la cloche sonne pour l'Office, l'oraison ou les repas.

Maintenant, tout le monde dans la société a le téléphone. Au lieu de le considérer comme un fléau, nous pourrions lui attribuer

la fonction d'un signal d'arrêt. Il nous apportera une occasion d'interrompre brusquement le travail dans lequel nous étions peut-être en train de sombrer, et de nous rendre entièrement disponibles pour ce prochain qui a besoin de nous.

Ces interruptions qui peuvent être extrêmement fatigantes deviennent incroyablement utiles, si nous les accueillons dans un bon esprit. Nous avons là une occasion de prendre de la distance par rapport à notre travail, de ralentir le mouvement, de nous libérer de la tyrannie du travail. Nous n'arriverons peut-être pas à réaliser tout ce que nous avons l'intention de faire, mais cela peut être excellent. Voir continuellement nos plans réduits à rien peut être éprouvant pour le vieil homme mais libérant pour l'homme nouveau.

Mais attention ! Il ne faut pas abuser de cette méthode... Quand tu sens l'énerverment monter au point d'être prêt à exploser, la sagesse sera de retirer la prise de contact et de t'accorder un bon moment de pause. Il ne faut jamais

se contraindre à un exercice qui dépasse nos forces.

Ne te donne pas mauvaise conscience en pensant que tu négliges ton devoir de travailler, lorsqu'à chaque heure tu dis stop pour laisser le temps s'emplir d'éternité pendant deux minutes. Une enquête menée dans une usine anglaise a montré que l'introduction d'une pause de cinq minutes toutes les heures réduisait le temps de travail de sept pour cent mais avait pour résultat une augmentation de la production de l'ordre de treize pour cent. Même du point de vue de l'efficacité du travail, c'est sagesse que de dire « stop ! »

Ces courtes pauses dans le travail ont le même but que la journée de repos hebdomadaire. Nous devenons conscients que le temps n'a pas pour première finalité de produire mais de nous ouvrir à l'éternité de Dieu pour notre repos.

*Empressons-nous donc d'entrer dans ce repos (He 4, 11).*

# RETROUVER L'UNITÉ POUR RAYONNER

Claire de Saint-Lager, in *Un Doudou dans l'open-space*

**A**U DÉBUT DU XX SIÈCLE, Rainer Maria Rilke écrit : « La jeune fille et la femme, dans l'épanouissement actuel qui est le leur, n'imiteront qu'un temps les bonnes et les mauvaises manières des hommes, et n'adopteront qu'un temps leurs métiers<sup>1</sup>. » La phrase est un peu surprenante, mais elle me semble prophétique. Au-delà du défi des femmes, ma question est celle de la mission des femmes. Peut-être ont-elles à inventer un nouveau modèle, un nouveau rapport au travail, une nouvelle manière de concilier ce qu'elles ont soif d'harmoniser.

Nous avons toutes la capacité créative d'inventer un nouveau modèle. Pourquoi Rilke dit-il - et je le rejoins que les femmes n'imiteront qu'un temps les bonnes et les mauvaises manières des hommes ? C'est parce que le monde du travail repose aujourd'hui essentiellement sur les codes et les valeurs du masculin. Il a été construit par les hommes et pour les hommes. C'est tout à fait logique : lorsque le modèle de l'entreprise a été conçu, c'étaient les hommes qui y travaillaient, bien plus que les femmes. Ils ont donc établi un modèle correspondant à leur rapport au temps et à leur gestion de l'énergie. Quand les femmes ont décidé de rejoindre les hommes, notamment en entreprise, elles ont dû s'adapter à des modèles qui n'avaient pas été faits spécifiquement pour elles. En effet, nous n'avons pas le même rapport au temps : les femmes sont beaucoup plus cycliques. Notre manière de vivre le temps, et notre vie aussi, est une perpétuelle tentative d'en relier harmonieusement toutes les dimensions. Par exemple, lorsqu'une femme dépose son enfant malade à la crèche avant d'aller travailler, elle continue de penser à lui, à ce qui se passe dans son foyer : c'est très difficile pour elle d'oublier son enfant pour passer à la « case » bureau. Or, le monde du travail actuel est principalement conçu sur le temps linéaire, la structure hiérarchique, les cases, les fonctions, les rôles en tiroir à remplir. Les femmes ne se retrouvent pas dans ce modèle fractionné en petits morceaux.

Ce sentiment d'écartèlement en conduit beaucoup au burn-out. Beaucoup de femmes font « l'étoile de mer » : elles remplissent toutes les cases, se contorsionnent pour répondre à tous les besoins et sont épuisées. D'autant plus que, dotées d'une grande capacité d'adaptation, les femmes ont longtemps réussi à concilier ces différents rôles. Valérie Colin-Simard, dans son livre *Quand les femmes s'éveilleront*, explique que ce qui est vrai sur le plan physiologique se vérifie aussi sur le plan psychologique<sup>2</sup>. Le corps des femmes a une capacité d'adaptation incroyable : regardez la grossesse, c'est fabuleux ! La femme s'adapte à la situation qu'elle est en train de vivre. Sur le plan psychologique, elles peuvent également s'adapter aux attentes de leur foyer, de leur travail, avec une très grande capacité à oublier leurs propres besoins et désirs pour répondre aux attentes multiformes de leur environnement. D'où le défi auquel elles font face aujourd'hui.

Comment tout concilier aujourd'hui ? Comment développer de manière harmonieuse toutes ces énergies ? Il faut le répéter, les femmes ont effectivement vocation à une forme de maternité et de fécondité, de quelque manière que ce soit : charnelle, quand elles ont des enfants et qu'elles les éduquent, mais aussi intellectuelle, artistique, créative. Chacune, parce qu'elle est unique, a des goûts particuliers et une mission qui lui est propre, une vocation à rayonner avec ses talents propres. Il n'est donc pas du tout égoïste d'avoir le désir de rayonner aussi au-delà du foyer. Des capacités ont été déposées en vous : c'est beau d'en faire profiter vos enfants, mais elles sont faites pour être données dans le monde. Alors, comment trouver le juste équilibre ?

Je pense que ce souhait de tout concilier est normal. La véritable question est celle des moyens. Le désir en tant que tel n'est pas mauvais, mais quelle stratégie met-on en place ensuite pour pouvoir le vivre ?

1 Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Grasset, « Les cahiers rouges », 2002.

2 Valérie Colin-Simard, *Quand les femmes s'éveilleront. Oser le féminin*, Paris, Albin Michel, 2008.

# TRAVAILLER DANS LA CHARPENTE

Fabrice Hadjadj, *Etre père avec saint Joseph, petit guide de l'aventurier des temps post-modernes*

**N**OUS N'ALLONS PAS PARLER D'ARGENT tout de même! Nous sommes bien au-dessus de ça. Passer des recueils de contes aux livres de comptes serait déchoir dans les estimés. Et pourtant... je dois l'avouer, j'ai accepté d'écrire ce livre pour des raisons alimentaires. Mes enfants se multipliant et grandissant, il m'est devenu assez difficile de joindre les deux bouts. Romain Lizé, le directeur de MAGNIFICAT, m'avait fait cette proposition. J'ai d'abord regimbé. Puis j'ai consulté mon relevé bancaire: «Allô? Romain... Tu sais, ce livre sur saint Joseph...» Les voies du Seigneur... Au même moment je tombais sur une parole de Mme Garth à son mari Caleb dans *Middlemarch* de George Eliot: «Il y a des hommes qui s'adonnent à la boisson, mais toi tu t'adonnes au travail non rétribué. Tu vas devoir t'offrir un peu moins ce luxe.» J'avais pu jusqu'ici jouer au grand seigneur. Mon propre père s'était suffisamment saigné pour faire de moi une espèce de rentier, puis j'avais été fonctionnaire, puis j'avais trouvé un travail en Suisse. L'élargissement de ma famille a été plus rapide que celui de mon portefeuille... Le conteur doit se faire comptable.

Est-ce une diminution de ma liberté poétique ou philosophique? Je crois plutôt que c'est un gage de sérieux. Si l'on me permet l'outrecuidance de la comparaison, Balzac a

pris la plume sous son propre nom après avoir fait faillite comme éditeur. Il devait rembourser une dette de 60.000 francs (soit 210.000 euros d'aujourd'hui). Ce fut l'écriture des *Chouans* et de *La Peau de chagrin*. Dostoïevski se plaignait de n'avoir pas l'aisance du comte Tolstoï: il aurait pu ne pas écrire ses feuilletons l'épée dans les reins. Cela n'a pas empêché les Frères Karamazov. Après tout, que ce livre soit alimentaire permet à la forme de mieux épouser le fond. Joseph n'est-il pas père et donc nourricier? Il doit faire bouillir la marmite. Au désert, le Fils de Dieu saura jeûner quarante jours; à Nazareth, il a très certainement un formidable appétit.

La présentation au Temple fait une discrète allusion à l'état de fortune de la Sainte Famille. Elle offre en sacrifice deux tourterelles ou deux jeunes pigeons, comme cela est prescrit dans la loi du Seigneur (Lc 2, 24). Or, dans cette loi, au Livre du Lévitique, il est prescrit d'apporter un agneau d'un an pour l'holocauste et un jeune pigeon ou une tourterelle pour la purification, puis il est précisé: Si la femme n'a pas de quoi se procurer un agneau, elle prendra deux tourterelles ou deux jeunes pigeons (Lv, 8). Conclusion: Joseph et Marie n'avaient pas de quoi. C'était une famille non pas misérable, mais pauvre, ou du moins modeste. Travailler pour la gloire y était aussi travailler pour vivre.

## L'ÉCONOMIE DE NAZARETH

1. La vision romantique de l'amour est née avec la révolution industrielle. L'homme s'est mis à travailler hors de la maison, à l'usine ou au bureau, dans une concurrence sans pitié. Madame est d'abord restée au domicile pour lui réchauffer des petits plats, lui communiquer de l'affection à son retour et élever les futurs petits travailleurs de la grande entreprise. Plus tard, s'étant émancipée de la servitude familiale pour se soumettre librement à la domination d'un patron, la femme a cherché elle aussi à travailler pour des actionnaires.

La maison n'est dès lors plus un lieu de production, mais de consommation. On n'y fait plus rien ensemble – sauf l'amour et les enfants – jusqu'à ce que l'amour et les enfants soient aussi fabriqués par des industries compétentes. Nos deux consommateurs-salariés peuvent s'imaginer que le couple, c'est toi et moi sur une île déserte ou un matelas à eau, à se faire des câlinous sans répit, et que cela n'a rien à voir avec l'économie qui ne concerne que la jungle du dehors et ses businessmen sauvages.



«La terre peut bien s'effondrer, chante Édith Piaf, peu m'importe si tu m'aimes!» Les amoureux vivent en apesanteur. Sauf qu'après l'étreinte, on a un petit creux, il faut se payer un casse-croûte. Et puis comment payer le loyer de notre île déserte? On doit quitter d'un coup la stratosphère pour descendre dans la mine de charbon. Comme on n'a plus le temps de s'occuper des enfants, on paye une baby-sitter qui pourra, avec l'argent gagné, faire garder son propre fils. Après quoi on pourra les envoyer à l'école – bon débarras! – puisqu'il n'y a rien à transmettre dans ce foyer où le feu est remplacé par la fibre optique.

Ainsi les amoureux vont et viennent entre leur bulle de caresses et le baignoire du boulot, tantôt tourtereaux, tantôt forçats, jusqu'à ce que la bulle éclate, jusqu'à ce que le boulet empêche les tourtereaux de se retrouver dans les nuages. On n'arrive plus à se voir. On rentre épuisé. On n'a vraiment rien à faire ensemble, sinon du shopping, seule activité qui opère la communication des deux mondes sentimental et salarial. On ne se représente même plus ce que pouvait être la maison de Nazareth.

2. Ce n'est pas tant que l'économie est nécessaire pour que l'amour subsiste. C'est que l'amour est le lieu même de la véritable économie. Économie et écologie ont tous deux pour suffixe le mot *oïkos*, qui désigne la famille ou la maison. À Nazareth, Joseph va s'établir – *kat-oïkein* (Mt 2, 23), c'est-à-dire fonder un lieu où la vie d'un homme et d'une femme et de leurs enfants peut s'épanouir. En hébreu, le mot *bayith* signifie à la fois «maison» et «descendance», si bien que «donner une descendance» et «bâtir des maisons» se disent de la même manière. On ne saurait mieux exalter l'amour. Aimer quelqu'un, en effet, c'est le nourrir, le vêtir, le loger et tisser avec lui une communauté de vie à travers des activités communes.

Je me souviens d'une affiche publicitaire pour du prêt-à-manger. Une mère y regardait sa fille avec tendresse au-dessus de cette déclaration significative: «Grâce à Anna's Best, je vais pouvoir passer du temps avec ma fille au lieu de farcir des raviolis.» L'idée ne semble pas effleurer cette maman que sa fille pourrait farcir des raviolis avec elle. Peut-être songe-t-elle à la regarder tendrement pendant des heures comme sur la photographie. Je crains

que dans la réalité, son regard ne se fatigue assez rapidement. Et puis il va falloir partir gagner l'argent des raviolis Anna's Best.

Bien sûr, aujourd'hui règnent le salariat et le commerce et nous n'allons pas retourner au premier siècle de notre ère. Mais la maison ne tient que parce que l'amour s'y incarne. Et l'amour s'y incarne parce que l'on y produit ensemble, parce que l'on y communique des savoir-faire. Au moins, si vous n'êtes pas bricoleur, si vous ne possédez pas les rudiments de la plomberie et de l'électricité, dressez une belle table, préparez le repas et les histoires que vous y conterez, faites ensemble de la musique ou de la peinture. Certains défendent la femme au foyer. Mais ce contre quoi il faut lutter, c'est l'homme toujours au bureau. Je ne vois pas saint Joseph multiplier les diaporamas dans les feedback sessions d'un comité de pilotage. Ou seulement à 70%. Le reste de son temps, il le passe dans cet atelier qui donne directement sur le living-room.

3. Chez Matthieu, quand Jésus enseigne dans la synagogue de Nazareth, ses compatriotes s'étonnent: *N'est-ce pas le fils du charpentier?* (13, 55). Chez Marc, ils disent: *N'est-ce pas le charpentier?* (6, 3). D'un évangéliste à l'autre, l'art de la charpente est passé du père au fils. On en déduit que Joseph a appris son métier au Fils de Dieu. Et l'on se souvient du proverbe talmudique: «Qui n'enseigne pas de métier à son fils lui enseigne le métier de voleur.»

Le terme employé par les Évangiles a une extension plus large: *tekton* est le fabricant, l'assembleur de matériaux, ce que la Vulgate traduit par *faber*. Mais si, par *faber*, le latin renvoie plutôt au forgeron (il y eut des apocryphes pour voir en Joseph un forgeron originaire de Moab), le grec, par *tekton*, renvoie plutôt à l'artisan du bois, par opposition au tailleur de pierres (*lithologos*) et au forgeron (*chalkeus*). *Tekton* s'entend encore en français dans «architecte»: le maître-ouvrier, en quelque sorte. Et il pouvait aussi désigner le compositeur de poèmes, ou le sage qui sait bien agencer les idées et faire des rapprochements entre divers passages des Écritures.

Tous ces sens conviennent à Jésus *tekton*. Voici toutefois ce qu'il convient de retenir pour notre paternité: si, à la fin de sa vie terrestre, le Christ a remis son esprit dans les mains de son Père selon l'éternité, il a reçu,

au début de cette même vie, des mains de son père selon le temps, un art qui fut aussi le lieu de leur rencontre. Entre le père et le fils, la relation n'engage pas que la tête et le cœur. Elle engage aussi les mains, les grandes et les petites, qui se mettent à la même pâte.

Quand il s'agit de faire de la morale, on patauge, tout est si particulier ; mais quand il s'agit de faire un meuble ou de construire une cabane, on voit tout de suite si ça tient ou pas. On peut se passer le marteau, on peut s'épauler dans le travail : « Toi, tu tiens ce côté-ci pendant que de l'autre, j'ajuste les chevilles dans les trous. » À la fin, on s'assoit, l'un près de l'autre, et l'on contemple la chose construite à deux, matérialisation de la passation accomplie, avec le goût du travail bien fait, et la fierté d'avoir contribué à la subsistance de la demeure.

Dans cette situation, surtout, artisanale et non éducative, le père ne fait pas face à

l'enfant. Il est à côté de lui. Ou même il lui tourne le dos. C'est une erreur de croire qu'il faut que l'enfant soit au centre de la famille, focalisant toutes les attentions. S'il en est ainsi, comment aurait-il envie de grandir ? Comment serait-il entraîné vers l'âge adulte, s'il ne voit pas les adultes se désintéresser de lui pour s'intéresser aux choses du monde ? Le Père aime le Fils et il lui montre ce qu'il fait (Jn 5, 20). Montrer au fils comment faire (poïein) est témoigner réellement son amour, parce que cela ne le ramène pas à soi dans un vis-à-vis narcissique ou une opposition frontale, mais le tourne vers le monde et lui permet d'œuvrer pour les autres. Dans de nombreux tableaux, on voit Joseph qui ne regarde pas Jésus, mais son ouvrage. La qualité de son geste sur la tarière l'occupe davantage que la présence du Dieu vivant. Et Jésus le regarde faire. Il lui tient la chandelle. Il admire son travail. Il aspire à pouvoir en faire autant.

## L'AGNEAU DANS LES BOIS

4. Que cet art soit celui du charpentier présente une ironie. Celui qui travaillait le bois sera travaillé par le bois. L'atelier de Nazareth contient des matériaux qui pourront servir à fabriquer les croix du Golgotha. J'ai dans mes carnets une pièce de théâtre intitulée Les Planches. Joseph en avait gardé deux, très belles, en pin d'Alep, pour y tailler un berceau puis un lit pour son enfant. Le recensement à Bethléem et la fuite en Égypte l'ayant contraint de délaisser son atelier, ces planches sont vendues et se mettent à circuler de pécheur en pécheur : elles deviennent projet de table pour le gourmand, de coffre pour l'avare, de cachette pour le paresseux, de sommier pour le luxurieux, de tristesse pour l'envieux (qui aurait préféré les planches du voisin), de gourdins pour le colérique, d'estrade pour l'orgueilleux. Aucun n'a le temps de les menuiser à sa guise. Et, un jour, ces planches sont récupérées par des soldats romains. Ils vont les utiliser pour pendre ce blasphémateur qui se fait passer pour le roi des Juifs.

Un dessin humoristique portant la légende : « Charpentier un jour, charpentier toujours » montre Jésus que l'on est train de crucifier. Il vient de dire : « Pardonne-leur ils ne savent pas ce qu'ils font... » Puis il ajoute pour expliciter sa détresse d'artisan : « Ils se vantent

de leur jonction par tenons et mortaises, alors qu'un assemblage à mi-bois aurait été beaucoup plus simple et plus solide ! » Effectivement, nos compétences techniques sont devenues si médiocres que peu d'entre nous seraient à même de réaliser une bonne crucifixion.

Cette ironie est néanmoins l'aveu d'un indéfectible attachement au bois. Pourquoi le bois et non la pierre ou le métal ? Pourquoi l'artisanat plutôt que l'agriculture ou l'élevage, lui qui se comparera au bon pasteur et dira que son Père est le vigneron ? Qu'est-ce que Joseph, en tant que charpentier, nous indique sur ce que doit être le travail du père, quel qu'il soit ?

5. Dans sa Deuxième élégie xxx, Charles Péguy fait l'éloge des « métiers du bois ». Celui qui travaille le hêtre ou le chêne « sent au bout de son outil ». Il se met à l'écoute du matériau. Il entre en résonance avec lui. Car le bois, ni trop dur comme la pierre, ni trop malléable comme l'argile ou le métal en fusion, possède la juste consistance, la juste détermination qui le prête spécialement à l'opération humaine : « Dureté juste assez dure pour faire des solides, pour obtenir immédiatement et directement des plans, des arêtes, des angles, des moulures, des engagements solides, sans

avoir à consolider, à marteler, à laminier, à refondre, à travailler, à reprendre, à refaire la constitution intime, l'appareil intérieur, l'institution moléculaire, sans avoir à repétrir. Et juste assez tendre pour permettre l'opération, pour admettre directement et immédiatement l'outil, sans avoir aussi à marteler, à forger, à forcer.»

Le bronze, l'acier ou le béton se coulent et se soumettent à toutes les formes. Ce sont des matières prostituées, dit Péguy. Elles nous procurent l'illusion d'être les souverains maîtres de la création. Le bois se situe à mi-chemin entre le vivant et l'objet. Il incite à se soucier des arbres et à œuvrer pour les maisons. Il invite à poser un geste artisanal qui s'inscrit dans le prolongement de la pousse – comme une efflorescence ou une fructification. Joseph charpentier se tient donc à une charnière entre la forêt et la forge. La sève de l'arbre de vie doit couler dans ses veines. Ce qu'il apprend à son fils, c'est un travail qui ne viole pas l'ordre de la création, mais qui le développe et l'accomplit. Construire y est encore cultiver la terre (Gn 2, 5) et non pas dresser une tour dont le sommet touche le ciel (Gn, 4). L'arche d'alliance est en bois d'acacia, avant d'être plaquée d'or (Ex, 10).

6. Malheureusement, tout le monde n'a pas la chance d'être charpentier ou paysan. Un bon nombre d'entre nous doit se dévouer à la basse besogne de la mise en équation du monde et de sa transformation en marchandises. Sans doute est-ce un tel sens du sacrifice qui pousse bien des parents chrétiens à orienter leurs enfants vers les business schools et les écoles polytechniques plutôt que vers les métiers manuels. Dans l'idéal, ils le savent, leur petit aurait dû être menuisier, pêcheur comme Pierre et André, éleveur de brebis comme Abel et Abraham, paysan comme Booz. Mais cette voie royale (celle des vrais ouvriers de la moisson) a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Leurs fils et leurs filles sont contraints de prendre des voies inférieures qui les conduisent à devenir ingénieurs ou banquiers. Ils y consentent. Pour évangéliser les bas-fonds de la haute finance, il

faut envoyer nos agneaux au milieu des jeunes loups.

Qu'ils se consolent, cependant. Vendre son frère est encore une bonne alternative, quand on songeait d'abord à l'assassiner : s'il n'y avait pas eu de marchands ismaélites pour acheter Joseph, il serait sans doute mort. Jésus chasse les marchands du Temple, mais il les accueille dans ses paraboles : ils se mettent en quête de la perle rare (Mt, 45), ils font fructifier le talent à la banque (Mt, 27), ils se font des amis avec le malhonnête argent (Lc, 9).

Il ne faut pas mépriser la marchandisation des choses. Il faut seulement que le marché soit vraiment un marché : un lieu où l'échange des paroles commande à l'échange des produits, où les prix ne sont pas fixés à l'avance ni prétendument donnés par le jeu anonyme de l'offre et de la demande, où, après discussion, on peut toper là et dire « Marché conclu ». Je ne doute pas que la Vierge Marie savait négocier la pastèque et la botte d'oignons. Je suis certain que Joseph ne bradait pas la rénovation de toiture. Je ne dis pas qu'ils étaient âpres au gain. Mais ils n'avaient pas de quoi payer l'agneau du sacrifice, alors ils cherchaient la juste transaction.

Le passage de la valeur d'usage à la valeur d'échange est quelque chose de mystérieux. Comment parvenir au juste prix ? Par un échange autobiographique : « Combien ce tapis avec les gazelles ? — 2 500, sidi. — C'est beaucoup trop cher pour moi, je travaille dans l'enseignement public. — Alors, pour toi, sidi, cadeau : 2 100. — Je ne peux pas te l'acheter à 2 100, j'ai neuf enfants. — Alors 1 999, sidi, pas plus bas, j'ai moi-même cinq bouches à nourrir. — Ma femme est comédienne. — Et moi j'ai ma belle-mère à la maison. — C'est son anniversaire. — La date du terme approche, c'est cher, le loyer de cette boutique, mais bon, 1 950. — Alors 1 950. » Tel est l'ordre du souk. Il procède comme la charpente, par ajustement, par équilibrage des forces, l'arc s'élevant par l'opposition de deux effondrements.

## L'IDOLE ET LE CHABBAT

7. Tout cela reste encore trop simple. Un symbole peut être perverti. Le meilleur, si l'on en fait mauvais usage, apporte le pire. Les

charpentiers ont une histoire dans les Écritures. Et d'abord lors de la construction du Temple. La première fois qu'ils apparaissent,

c'est envoyés par Hiram, roi de Tyr, avec du bois de cèdre et des tailleurs de pierre, afin de bâtir une maison pour David (2 S 5, 1). Le roi d'Israël vient de battre les Philistins, il quitte Hébron pour résider à Jérusalem et, précise un verset suivant, il prend encore des concubines et des femmes. La monarchie devient plus hautaine et annonce les outrances de Salomon.

Celui-ci aura aussi recours à Hiram, ses cèdres, ses cyprès et ses ouvriers pour ériger après vingt ans de travaux la maison du Seigneur et la maison du roi (1 R 9, 10), comme si l'un et l'autre étaient de niveau. En échange, Salomon fait au roi phénicien une livraison annuelle de vingt mille cors de froment et vingt cors d'huile d'olives concassées (soit respectivement 2 500 tonnes et 4 400 litres - 1 R 5, -, le Livre des Chroniques ajoutant vingt mille cors d'orge et vingt mille baths - 440 000 litres - de vin). Il lui donne par-dessus le marché vingt villes dans le pays de Galilée (1 R 9, 11), et sans doute Nazareth ou son ancêtre, puisque la réaction du roi est comparable à celle de Nathanaël. Dans Jean (1, 46), Nathanaël se récrie : « Quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth ? » Dans les Rois, les villes galiléennes déplaisent à Hiram, et il s'exclame : « Quelles villes m'as-tu données là, mon frère ? » Il les appellera pays de Caboul, ce qui se traduit littéralement par « pays sablonneux », mais dont le sens courant est mieux exprimé par « pays de merde ».

Joseph, charpentier de Galilée, nous reporte à cette histoire royale où les champs et les forêts sont ravagés pour l'édification de monuments grandioses. Mais en renonçant à la Judée, en allant vivre dans le « pays de merde », terme de la négociation entre Salomon et Hiram, il renverse la démesure des charpentiers royaux, il se contente de bâtir cette maison pour vivre avec sa femme et cet enfant qui est plus grand que le Temple (Mt, 6).

8. Dans un chapitre d'Isaïe, un charpentier figure au premier plan, et c'est le seul endroit de la Bible où l'on détaille des actions de son métier. À travers lui, le prophète dépeint le grotesque des idolâtres : Le charpentier étend le cordeau, fait un tracé au crayon, façonne le bois avec un couteau, marque ses dimensions avec le compas ; et il produit une figure d'homme, une belle forme humaine, pour

qu'elle habite dans une maison. Il se coupe des cèdres, il prend des rouvres et des chênes, et fait un choix parmi les arbres de la forêt ; il plante des pins, et la pluie les fait croître. Ces arbres servent à l'homme pour brûler, il en prend et il se chauffe. Il y met aussi le feu pour cuire du pain ; et il en fait également un dieu, qu'il adore... Il en fait une idole, devant laquelle il se prosterne. Il brûle au feu la moitié de son bois, avec cette moitié il cuit de la viande, il apprête un rôti et se rassasie ; il se chauffe aussi et dit : « Ah ! Ah ! Je me chauffe, je vois la flamme ! » et avec le reste il fait un dieu, son idole, il se prosterne devant elle, il l'adore, il l'invoque et s'écrie : « Sauve-moi ! Car tu es mon dieu ! » (Is, 13-17).

Une moitié du bois sert à faire du feu, l'autre moitié, à faire un dieu, ce qui veut dire que l'on pourrait avec non moins de profit mettre le dieu au feu ou se prosterner devant son bifteck en implorant son aide. Cette équivalence réduit toute transcendance à de l'utile. L'idolâtrie, c'est un charpentier qui adore ce qu'il a fait parce que la fabrication devient le modèle de sa religion. Il prétend savoir le sens de sa vie comme il sait à quoi sert une poutre. Il voudrait que l'on puisse dire « homme » comme on dit « rabot ». Il espère en un dieu de bois parce que le bois l'abrite et le chauffe. C'est souvent notre ambition : que l'Esprit Saint descende sur nous, et que tout se passe comme sur des roulettes, que le but de notre existence soit aussi clair que la fonction d'une chaise ou d'un cercueil.

Est-ce à dire que l'Éternel n'a rien à voir avec notre quotidien ? Le charpentier de Nazareth ressemble étrangement à celui d'Isaïe. Le même bois qu'utilise le charpentier d'Isaïe pour sa cuisine est celui devant lequel il se prosterne. Le même enfant dont le charpentier de Nazareth change les couches est celui devant qui il peut dire : « Sauve-moi ! Car tu es mon Dieu ! » Tout se joue encore dans l'économie d'une maison. Mais plus rien n'est pareil. Là-bas, tout mystère était ramené à de l'utilité. Ici, toute utilité retourne au mystère. Près de l'enfant-Dieu, le rabot lui-même, dont il est évident qu'il est fait pour raboter, devient un ostensor. Il n'aplanit plus rien. Il questionne. Il appelle à la prière. Pourquoi rabote-t-on, en dernier lieu ? Et pourquoi y a-t-il un rabot plutôt que rien ?

9. Le charpentier est aussi le constructeur de navires. Quand le navire n'est pas pour appareiller loin de la demeure, mais pour la préserver, cela s'appelle une arche. La première grande réalisation de charpente dans la Bible, bien avant le Temple, c'est le vaisseau qui fait flotter le ménage et la ménagerie sur les eaux du Déluge. Joseph est un nouveau Noé: Fais-toi une arche de bois de gopher, tu disposeras cette arche en nids d'oiseaux, et tu l'enduiras de kopher en dedans et au-dehors (Gn 6, 14). Il y a un jeu de mots sur gopher et kopher. On ne sait pas ce que gopher signifie. C'est un mot qui n'est planté qu'à cet endroit et ne se retrouve jamais ailleurs. Certains traduisent par «cyprés» ou par «cèdre», selon les essences évoquées pour la construction du Temple. Le plus probable (et le plus fort) est qu'il s'agit du bois d'un arbre à jamais perdu, englouti avec le monde antédiluvien – la relique de l'irréversible. Quant au mot kopher, il peut se traduire par «asphalte» ou «poix», mais il désigne aussi le «prix d'une rançon» (Ex, 30; 12). Kopher sur gopher, c'est ce qui rachète sur ce qui est perdu.

Le travail a toujours pour fin de bâtir des arches où le temps se rachète en se perdant, où la table est dressée pour la célébration du chabbat. Le charpentier ne sort de l'idolâtrie que si, après avoir construit la charpente, il laisse les outils, entre sous son toit et se met avec les siens à l'écoute d'un don qui précède et accomplit tout labeur: Tu travailleras six jours et tu feras tout ton ouvrage. Mais le septième jour est le jour du repos de l'Éternel ton Dieu: tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne, ni aucune de tes bêtes, ni l'étranger qui est dans tes portes, afin que ton serviteur et ta servante se reposent comme toi. Tu te souviendras que tu as été esclave au pays d'Égypte, et que l'Éternel, ton Dieu, t'en a fait sortir à main forte et à bras étendu: c'est pourquoi l'Éternel, ton Dieu, t'a ordonné d'observer le jour du chabbat (Dt 5, 13-15).

C'est ici, et seulement ici, dans la Bible, avec le chabbat, que l'on trouve une crèche qui ressemble à celle de nos églises: il y a le bœuf et l'âne, les autres bêtes qui doivent être les moutons, l'étranger qui représente les mages, le fils avec le père et la servante du Seigneur, et peut-être aussi pour serviteurs les anges...

L'économie de Nazareth culmine dans cette écologie intégrale où l'homme et la femme, le père et le fils, le maître et le serviteur, le compatriote et l'étranger, les humains et les bêtes sont tous liés et déliés dans le repos. Sur la table déconnectée, on ouvre le livre, on raconte l'histoire de cette grâce qui nous fait rompre la même manne, le même pain tombé du ciel, par-delà la naissance et le mérite. Elle rappelle que nous avons été des esclaves, et que nous ne saurions donc être des chefs de corvée: nous avons gratuitement reçu, nous devons donner gratuitement (Mt, 8).

## ET LE SOIR

Teresa Dmochowska, *Les yeux fixés sur le ciel*

**T**OUT LE MONDE DORT, sauf le chien qui grogne de temps en temps. Le champ est silencieux, juste de temps en temps un cri de chouette trouble ce silence.

Nous restons ensemble l'un contre l'autre. Nous regardons cette journée terminée comme un alpiniste regarde le rocher qu'il vient d'escalader. Une journée bien chargée, comme toutes les autres. Chargée par quoi ?

Par les devoirs subis, par les travaux faits à la hâte, par les contrariétés mal supportées ?

Malheur à nous si nous n'étions pas capables d'aimer aujourd'hui. Aimer malgré les côtés désagréables et rustres de nos tempéraments. Aimer jusqu'à pardonner quand le besoin se fait sentir. Aimer nos enfants sans faiblir, pour leur plus bien, pour les orienter vers la Vérité.

Aimer nos tâches, même les plus salissantes, les plus repoussantes. Elles nous permettent de participer à la puissance créatrice de Dieu.

Aimer tous ceux qui nous sont donnés, à la maison, nos voisins, nos cousins, les habitants du village, les aider à trouver le vrai bonheur.

Si des obstacles se sont glissés dans ce courant d'amour, pardonne-nous mon Dieu, et aide-nous à vivre pleinement pour te glorifier.

## IL EST ALLÉ TRAVAILLER

Teresa Dmochowska, *Les yeux fixés sur le ciel*

**O**Ù EST PAPA ? » demande André. « Mais quelle question ? » répond Jacques surpris, « il est allé travailler ».

« Pourquoi travaille-t-il toujours ? » « Pour que nous puissions manger ! »

Eh oui mon Jacques, malgré ton jeune âge, tu as bien compris. Tu sais que nous avons besoin de manger et qu'on achète la nourriture au prix du travail de papa. Il cultive les champs pour faire pousser du blé qui servira à faire du pain, ou il gagne de l'argent qui nous servira à en acheter.

Tu commences à comprendre que dans ce morceau de pain que tu tiens dans tes mains, se trouve l'immensité des efforts des hommes. Tu vois l'épuisement de papa le soir. Il ne faut pas gaspiller le pain, le prendre à la légère. Tu peux comprendre que le travail des hommes, quelle que soit sa nature, se transforme en pain pour nourrir notre corps, pour nourrir notre âme.

Papa, tout seul, n'arrivera pas à donner la vie à la graine, ni à assurer son développement. Tu sais qu'à côté de ton papa, qui continuellement prend soin d'approvisionner sa petite troupe, il y a le Père tout-puissant. Nous lui demandons régulièrement : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour ! »

# ÉLÉMENTS POUR UNE SPIRITUALITÉ DU TRAVAIL

Jean-Paul II, *Laborum exercens*, 1981

## . RÔLE PARTICULIER DE L'ÉGLISE

**I**L CONVIENT DE CONSACRER la dernière partie de ces réflexions, faites sur le thème du travail à l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire de l'encyclique *Rerum novarum*, à la spiritualité du travail au sens chrétien du terme. Etant donné que le travail dans sa dimension subjective est toujours une action personnelle, *actus personae*, il en découle que c'est l'homme tout entier qui y participe, avec son corps comme avec son esprit, indépendamment du fait qu'il soit un travail manuel ou intellectuel. C'est également à l'homme entier qu'est adressée la parole du Dieu vivant, le message évangélique du salut dans lequel on trouve de nombreux enseignements qui, tels des lumières particulières, concernent le travail humain. Il faut donc bien assimiler ces enseignements: il faut l'effort intérieur de l'esprit guidé par la foi, l'espérance et la charité, pour donner au travail de l'homme concret, grâce à ces enseignements, le sens qu'il

a aux yeux de Dieu et par lequel il entre dans l'œuvre du salut comme un de ses éléments à la fois ordinaires et particulièrement importants.

Si l'Église considère comme son devoir de se prononcer au sujet du travail du point de vue de sa valeur humaine et de l'ordre moral dont il fait partie, si elle reconnaît en cela l'une des tâches importantes que comporte son service de l'ensemble du message évangélique, elle voit en même temps qu'elle a le devoir particulier de former une spiritualité du travail susceptible d'aider tous les hommes à s'avancer grâce à lui vers Dieu, Créateur et Rédempteur, à participer à son plan de salut sur l'homme et le monde, et à approfondir dans leur vie l'amitié avec le Christ, en participant par la foi de manière vivante à sa triple mission de prêtre, de prophète et de roi, comme l'enseigne en des expressions admirables le Concile Vatican II.

## 25. LE TRAVAIL COMME PARTICIPATION À L'ŒUVRE DU CRÉATEUR

Comme dit le Concile Vatican II, «pour les croyants, une chose est certaine: l'activité humaine, individuelle et collective, le gigantesque effort par lequel les hommes, tout au long des siècles, s'acharnent à améliorer leurs conditions de vie, considéré en lui-même, correspond au dessein de Dieu. L'homme, créé à l'image de Dieu, a en effet reçu la mission de soumettre la terre et tout ce qu'elle contient, de gouverner le cosmos en sainteté et justice et, en reconnaissant Dieu comme Créateur de toutes choses, de lui référer son être ainsi que l'univers: en sorte que, tout étant soumis à l'homme, le nom même de Dieu soit glorifié par toute la terre».

Dans les paroles de la Révélation divine, on trouve très profondément inscrite cette vérité fondamentale que l'homme, créé à l'image de Dieu, participe par son travail à l'œuvre du Créateur, et continue en un certain sens, à la mesure de ses possibilités, à la développer et à

la compléter, en progressant toujours davantage dans la découverte des ressources et des valeurs incluses dans l'ensemble du monde créé. Nous trouvons cette vérité dès le commencement de la Sainte Ecriture, dans le Livre de la Genèse, où l'œuvre même de la création est présentée sous la forme d'un «travail» accompli par Dieu durant «six jours» et aboutissant au «repos» du septième jour. D'autre part, le dernier livre de la Sainte Ecriture résonne encore des mêmes accents de respect pour l'œuvre que Dieu a accomplie par son «travail» créateur lorsqu'il proclame: «Grandes et admirables sont tes œuvres, ô Seigneur Dieu tout-puissant», proclamation qui fait écho à celle du Livre de la Genèse dans lequel la description de chaque jour de la création s'achève par l'affirmation: «Et Dieu vit que cela était bon» .

Cette description de la création, que nous trouvons déjà dans le premier chapitre de la Genèse, est en même temps et en un certain sens

le premier «évangile du travail». Elle montre en effet en quoi consiste sa dignité: elle enseigne que, par son travail, l'homme doit imiter Dieu, son Créateur, parce qu'il porte en soi \_ et il est seul à le faire \_ l'élément particulier de ressemblance avec Lui. L'homme doit imiter Dieu lorsqu'il travaille comme lorsqu'il se repose, étant donné que Dieu lui-même a voulu lui présenter son œuvre créatrice sous la forme du travail et sous celle du repos. Cette œuvre de Dieu dans le monde continue toujours, comme l'attestent ces paroles du Christ: «Mon Père agit toujours ...» 32; il agit par sa puissance créatrice, en soutenant dans l'existence le monde qu'il a appelé du néant à l'être, et il agit par sa puissance salvifique dans les cœurs des hommes qu'il a destinés dès le commencement au «repos» en union avec lui, dans la «maison du Père». C'est pourquoi le travail de l'homme, lui aussi, non seulement exige le repos chaque «septième jour», mais en outre ne peut se limiter à la seule mise en œuvre des forces humaines dans l'action extérieure: il doit laisser un espace intérieur dans lequel l'homme, en devenant toujours davantage ce qu'il doit être selon la volonté de Dieu, se prépare au «repos» que le Seigneur réserve à ses serviteurs et amis.

La conscience que le travail humain est une participation à l'œuvre de Dieu doit, comme l'enseigne le Concile, imprégner même «les activités les plus quotidiennes. Car ces hommes et ces femmes qui, tout en gagnant leur vie et celle de leur famille, mènent leurs activités de manière à bien servir la société, sont fondés à voir dans leur travail un prolongement de l'œuvre du Créateur, un service de leurs frères, un apport personnel à la réalisation du plan providentiel dans l'histoire»

Il faut donc que cette spiritualité chrétienne du travail devienne le patrimoine commun de tous. Il faut que, surtout à l'époque actuelle, la spiritualité du travail manifeste la maturité qu'exigent les tensions et les inquiétudes des esprits et des cœurs: «Loin de croire que les conquêtes du génie et du courage de l'homme s'opposent à la puissance de Dieu et de considérer la créature raisonnable comme une sorte de rivale du Créateur, les chrétiens sont au contraire bien persuadés que les victoires du genre humain sont un signe de la grandeur divine et une conséquence de son dessein ineffable. Mais plus grandit le pouvoir de l'homme, plus s'élargit le champ de ses responsabilités, personnelles et communautaires... Le message chrétien ne détourne pas les hommes de la construction du monde et ne les incite pas à se désintéresser du sort de leurs semblables: il leur en fait au contraire un devoir plus pressant».

La conscience de participer par le travail à l'œuvre de la création constitue la motivation la plus profonde pour l'entreprendre dans divers secteurs: «C'est pourquoi les fidèles \_ lisons-nous dans la constitution *Lumen gentium* \_ doivent reconnaître la nature profonde de toute la création, sa valeur et sa finalité qui est la gloire de Dieu; ils doivent, même à travers des activités proprement séculières, s'aider mutuellement en vue d'une vie plus sainte, afin que le monde s'imprègne de l'Esprit du Christ et atteigne plus efficacement sa fin dans la justice, la charité et la paix... Par leur compétence dans les disciplines profanes et par leur activité que la grâce du Christ élève au-dedans, qu'ils s'appliquent de toutes leurs forces à obtenir que les biens créés soient cultivés..., selon les fins du Créateur et l'illumination de son Verbe, grâce au travail de l'homme, à la technique et à la culture de la cité...».

## 26. LE CHRIST, L'HOMME DU TRAVAIL

Cette vérité d'après laquelle l'homme participe par son travail à l'œuvre de Dieu lui-même, son Créateur, a été particulièrement mise en relief par Jésus-Christ, ce Jésus dont beaucoup de ses premiers auditeurs à Nazareth «demeuraient frappés de stupéfaction et disaient: «D'où lui vient tout cela? Et quelle est la sagesse qui lui a été donnée? ... N'est-ce pas là le charpentier?»». En effet, Jésus proclamait et surtout mettait d'abord en pratique l'«Évangile» qui lui avait été confié, les paroles de la Sagesse éternelle. Pour cette raison, il s'agissait vraiment de l'«évangile du travail» parce que celui qui le proclamait était lui-même un travailleur, un artisan comme Joseph de Nazareth. Même si nous ne trouvons pas dans les paroles du Christ

l'ordre particulier de travailler \_ mais bien plutôt, une fois, l'interdiction de se préoccuper de manière excessive du travail et des moyens de vivre \_, sa vie n'en a pas moins une éloquence sans équivoque: il appartient au «monde du travail»; il apprécie et il respecte le travail de l'homme; on peut même dire davantage: il regarde avec amour ce travail ainsi que ses diverses expressions, voyant en chacune une manière particulière de manifester la ressemblance de l'homme avec Dieu Créateur et Père. N'est-ce pas lui qui dit: «Mon Père est le vigneron...», transposant de diverses manières dans son enseignement la vérité fondamentale sur le travail exprimée déjà dans toute la



tradition de l'Ancien Testament, depuis le Livre de la Genèse?

Dans les livres de l'Ancien Testament, les références au travail ne manquent pas, pas plus qu'aux diverses professions que l'homme exerce: le médecin, l'apothicaire, l'artisan ou l'artiste, le forgeron – on pourrait appliquer ces paroles au travail des sidérurgistes modernes – le potier, l'agriculteur, le sage qui scrute les Écritures, le marin, le maçon, le musicien, le berger le pêcheur. On sait les belles paroles consacrées au travail des femmes. Dans ses paraboles sur le Royaume de Dieu, Jésus-Christ se réfère constamment au travail: celui du berger, du paysan, du médecin, du semeur, du maître de maison, du serviteur, de l'intendant, du pêcheur, du marchand, de l'ouvrier. Il parle aussi des divers travaux des femmes. Il présente l'apostolat à l'image du travail manuel des moissonneurs ou des pêcheurs. Il se réfère aussi au travail des scribes.

Cet enseignement du Christ sur le travail, fondé sur l'exemple de sa vie durant les années de Nazareth, trouve un écho très vif dans l'enseignement de l'Apôtre Paul. Paul, qui fabriquait probablement des tentes, se vantait de pratiquer son métier grâce auquel il pouvait, tout en étant apôtre, gagner seul son pain. «Au labeur et à la peine nuit et jour, nous avons travaillé pour n'être à charge à aucun d'entre vous». De là découlent ses instructions au sujet du travail, qui ont un caractère d'exhortation et de commandement: «A ces gens-là ... nous prescrivons, et nous les y exhortons dans le Seigneur Jésus-Christ: qu'ils travaillent dans le calme, pour manger un pain qui soit à eux», écrit-il aux Thessaloniens. Notant en effet que certains «vivent dans le désordre ... sans rien faire», l'Apôtre, dans ce contexte, n'hésite pas à dire: «Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus». Au contraire, dans un autre passage, il encourage: «Quoi que vous fassiez, travaillez de toute votre âme, comme pour le Seigneur et non pour les hommes, sachant que vous recevrez du Seigneur l'héritage en récompense».

Les enseignements de l'Apôtre des nations ont, comme on le voit, une importance capitale pour

la morale et la spiritualité du travail. Ils sont un complément important au grand, bien que discret, évangile du travail que nous trouvons dans la vie du Christ et dans ses paraboles, dans ce que Jésus «a fait et a enseigné».

A cette lumière émanant de la Source même, l'Église a toujours proclamé ce dont nous trouvons l'expression contemporaine dans l'enseignement de Vatican II: «De même qu'elle procède de l'homme, l'activité humaine lui est ordonnée. De fait, par son action, l'homme ne transforme pas seulement les choses et la société, il se parfait lui-même. Il apprend bien des choses, il développe ses facultés, il sort de lui-même et se dépasse. Cette croissance, si elle est bien comprise, est d'un tout autre prix que l'accumulation de richesses extérieures... Voici donc la règle de l'activité humaine: qu'elle serve au bien authentique de l'humanité, conformément au dessein et à la volonté de Dieu, et qu'elle permette à l'homme, considéré comme individu ou comme membre de la société, de développer et de réaliser sa vocation dans toute sa plénitude».

Dans une telle vision des valeurs du travail humain, c'est-à-dire dans une telle spiritualité du travail, on s'explique pleinement ce qu'on peut lire au même endroit de la constitution pastorale du Concile sur la juste signification du progrès: «L'homme vaut plus par ce qu'il est que par ce qu'il a. De même, tout ce que font les hommes pour faire régner plus de justice, une fraternité plus étendue, un ordre plus humain dans les rapports sociaux, dépasse en valeur les progrès techniques. Car ceux-ci peuvent bien fournir la base matérielle de la promotion humaine, mais ils sont tout à fait impuissants, par eux seuls, à la réaliser».

Cette doctrine sur le problème du progrès et du développement – thème si dominant dans la mentalité contemporaine – peut être comprise seulement comme fruit d'une spiritualité du travail éprouvée, et c'est seulement sur la base d'une telle spiritualité qu'elle peut être réalisée et mise en pratique. C'est la doctrine et en même temps le programme qui plongent leurs racines dans l'«évangile du travail».

## 27. LE TRAVAIL HUMAIN À LA LUMIÈRE DE LA CROIX ET DE LA RÉSURRECTION DU CHRIST

Il est encore un autre aspect du travail humain, une de ses dimensions essentielles, dans lequel la spiritualité fondée sur l'Évangile pénètre profondément. Tout travail, qu'il soit manuel ou intellectuel, est inévitablement lié à la peine. Le Livre de la Genèse exprime ce fait de manière vraiment

pénétrante en opposant à la bénédiction originelle du travail, contenue dans le mystère même de la création et liée à l'élévation de l'homme comme image de Dieu, la malédiction que le péché porte avec lui: «Maudit soit le sol à cause de toi! Avec peine tu en tireras ta nourriture tous les jours

de ta vie». Cette peine liée au travail indique la route que suivra la vie de l'homme sur la terre et constitue l'annonce de sa mort: «A la sueur de ton front tu mangeras ton pain jusqu'à ce que tu retournes à la terre car c'est d'elle que tu as été tiré...». Comme un écho à ces paroles, un des auteurs des livres sapientiaux s'exprime ainsi: «J'ai considéré toutes les œuvres que mes mains avaient faites, et toute la peine que j'avais eue à les faire...». Il n'y a pas un homme sur terre qui ne pourrait faire siennes ces paroles.

L'Évangile annonce, en un certain sens, sa parole ultime – même à ce sujet – dans le mystère pascal de Jésus-Christ. Et c'est là qu'il faut chercher la réponse à ces problèmes, si importants pour la spiritualité du travail humain. Dans le mystère pascal est contenue la croix du Christ, son obéissance jusqu'à la mort, que l'Apôtre oppose à la désobéissance qui a pesé dès son commencement sur l'histoire de l'homme sur la terre. Y est contenue aussi l'élévation du Christ qui, en passant par la mort de la croix, revient vers ses disciples avec la puissance de l'Esprit Saint par sa résurrection.

La sueur et la peine que le travail comporte nécessairement dans la condition présente de l'humanité offrent au chrétien et à tout homme qui est appelé, lui aussi, à suivre le Christ, la possibilité de participer dans l'amour à l'œuvre que le Christ est venu accomplir. Cette œuvre de salut s'est réalisée par la souffrance et la mort sur la croix. En supportant la peine du travail en union avec le Christ crucifié pour nous, l'homme collabore en quelque manière avec le Fils de Dieu à la rédemption de l'humanité. Il se montre le véritable disciple de Jésus en portant à son tour la croix chaque jour dans l'activité qui est la sienne.

Le Christ, «en acceptant de mourir pour nous tous, pécheurs, nous apprend, par son exemple, que nous devons aussi porter cette croix que la chair et le monde font peser sur les épaules de ceux qui poursuivent la justice et la paix»; en même temps, cependant, «constitué Seigneur par sa résurrection, le Christ, à qui tout pouvoir a été donné au ciel et sur la terre, agit désormais dans le cœur des hommes par la puissance de son Esprit..., il purifie et fortifie ces aspirations généreuses par lesquelles la famille humaine cherche à rendre sa vie plus humaine et à soumettre à cette fin la terre entière».

Dans le travail de l'homme, le chrétien retrouve une petite part de la croix du Christ et l'accepte dans l'esprit de rédemption avec lequel le Christ a accepté sa croix pour nous. Dans le travail, grâce

à la lumière dont nous pénétre la résurrection du Christ, nous trouvons toujours une lueur de la vie nouvelle, du bien nouveau, nous trouvons comme une annonce des «cieux nouveaux et de la terre nouvelle» auxquels participent l'homme et le monde précisément par la peine au travail. Par la peine, et jamais sans elle. D'une part, cela confirme que la croix est indispensable dans la spiritualité du travail; mais, d'autre part, un bien nouveau se révèle dans cette croix qu'est la peine, un bien nouveau qui débute par le travail lui-même, par le travail entendu dans toute sa profondeur et tous ses aspects, et jamais sans lui.

Ce bien nouveau, fruit du travail humain, est-il déjà une petite part de cette «terre nouvelle» où habite la justice? Dans quel rapport est-il avec la résurrection du Christ, s'il est vrai que les multiples peines du travail de l'homme sont une petite part de la croix du Christ? Le Concile cherche à répondre aussi à cette question en puisant la lumière aux sources mêmes de la parole révélée: «Certes, nous savons bien qu'il ne sert à rien à l'homme de gagner l'univers s'il vient à se perdre lui-même (cf. Lc 9, 25). Cependant, l'attente de la terre nouvelle, loin d'affaiblir en nous le souci de cultiver cette terre, doit plutôt le réveiller: le corps de la nouvelle famille humaine y grandit, qui offre déjà quelque ébauche du siècle à venir. C'est pourquoi, s'il faut soigneusement distinguer le progrès terrestre de la croissance du règne du Christ, ce progrès a cependant beaucoup d'importance pour le Royaume de Dieu».

Dans ces réflexions consacrées au travail de l'homme, nous avons cherché à mettre en relief tout ce qui semblait indispensable, étant donné que, grâce au travail, doivent se multiplier sur la terre non seulement «les fruits de notre activité» mais aussi «la dignité de l'homme, la communion fraternelle et la liberté». Puisse le chrétien qui se tient à l'écoute de la parole du Dieu vivant et qui unit le travail à la prière savoir quelle place son travail tient non seulement dans le progrès terrestre, mais aussi dans le développement du Royaume de Dieu auquel nous sommes tous appelés par la puissance de l'Esprit Saint et par la parole de l'Évangile!